La Tradition des romans de femmes XVIII^e-XIX^e siècles,
textes réunis et présentés par Catherine Mariette-
Clot et Damien Zanone

Michel Arrous

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/3437>

DOI : 10.4000/studifrancesi.3437

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2013

Pagination : 182-184

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Michel Arrous, « *La Tradition des romans de femmes XVIII^e-XIX^e siècles*, textes réunis et présentés par Catherine Mariette-Clot et Damien Zanone », *Studi Francesi* [En ligne], 169 (LVII | I) | 2013, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 18 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/3437> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.3437>

Ce document a été généré automatiquement le 18 septembre 2020.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

La Tradition des romans de femmes XVIII^e-XIX^e siècles, textes réunis et présentés par Catherine Mariette- Clot et Damien Zanone

Michel Arrous

RÉFÉRENCE

AA. VV., *La Tradition des romans de femmes XVIII^e-XIX^e siècles, textes réunis et présentés par Catherine MARIETTE-CLOT et Damien ZANONE*, Paris, Champion, 2012, pp. 453.

- 1 De la fin du XVIII^e siècle jusqu'à la moitié du XIX^e, les romans de femmes, ces romans qui parlaient d'amour, ont connu un franc succès et parfois concurrencé Walter Scott, Stendhal et Balzac dans les cabinets de lecture. Quelques-unes de ces romancières retrouvent une relative visibilité, même si certains tropismes de la critique ont la vie dure ou ont survécu jusqu'au milieu du XX^e siècle sous la forme d'une réception uniquement assurée par les hommes, lesquels ont charitablement pensé que c'était un malheur d'être femme et écrivain. Catherine MARIETTE-CLOT et Damien ZANONE ont voulu examiner la place de plus en plus importante occupée par la femme écrivain sous la Restauration et la Monarchie de Juillet, dans le cadre d'un séminaire et d'une journée d'étude à Grenoble III (2007-2009).
- 2 Il revenait à Jean SGARD d'évoquer les débuts en 1735 d'un marché littéraire destiné aux femmes. Ces «Collections pour dames» (pp. 19-29), imprimées en Hollande, regroupaient des rééditions de fictions morales dues, mais pas uniquement, à des femmes (Mme de Tencin, Catherine Bernard, Charlotte Caumont de La Force, Louise-Félicité de Keralio). Monika KULESZA (*En quête d'une nouvelle sensibilité: les romans de Catherine Bernard*, pp. 31-40) a choisi une romancière du XVII^e qui s'est distinguée dans l'analyse de la douleur amoureuse et la peinture des «malheurs de l'amour» (ce sera le

titre d'un roman de Mme de Tencin, 1747). Dans *Éléonor d'Yvrée* (1687), *Le Comte d'Amboise* (1689) et *Inès de Cordoue* (1696), on trouve des héroïnes déchirées et souffrantes, des mariages malheureux et des veuves en proie au remords, bref de nets échos de *La Princesse de Clèves*. C'est le cas d'un des plus célèbres romans du XVIII^e analysé par Catherine LANGE (*Le refus du monde ou le comble du roman: l'exemple des "Mémoires du comte de Comminge" de Mme de Tencin (1735)*, pp. 41-57). Ce type de reprise marquée par une nette propension au pathétique et à un romanesque exacerbé fait l'objet de deux autres études de Shelly CHARLES (*Réécritures féminines du patrimoine romanesque au tournant des Lumières*, pp. 59-78) et de Jérémie GRANGÉ (*Expression féminine et reprise générique: Mme d'Épinay et les écritures des femmes*, pp. 79-90): Isabelle de Riccoboni adapte, parodie et transforme l'*Amelia* de Fielding (1762), Isabelle de Charrière dénonce l'idéalisme de Rousseau dans ses *Lettres de Mistriss Henley* (1784); de même, Pauline de Meulan, dans une adaptation libre d'un roman anglais, *La Chapelle d'Ayton ou Emma Courtney* (1799), qui est une réécriture de l'*Émile*. Mme d'Épinay, dans l'autofiction que constitue l'*Histoire de Madame de Montbrillant* (1^{re} éd., posthume, 1818), rejoint en bien des points le *novel of sensibility* illustré notamment par Fanny Burney entre 1778 et 1796, comme le constat de l'oppression masculine que dénonceront à leur tour Olympe de Gouges et Mme de Genlis dont les romans veulent prouver que la femme, souvent victime de l'inconstance masculine, peut être une citoyenne à part entière. Ces deux «âmes fortes» et quelques autres ont été repérées par Huguette KRIEF (*Vertu féminine et romans de femmes sous la Révolution française*, pp. 91-103). C'est encore la présence de Rousseau que Jean-François PERRIN piste dans un corpus qui s'imposait, avec Mmes Riccoboni, de Charrière, de Souza, Cottin, de Staël et de Krüdener (*Enjeux et poétique de la mémoire affective chez les romancières après la "Nouvelle Héloïse"*, pp. 105-129). Et le chagrin sentimental? Yves CITTON s'interroge sur ce motif central du «féminisme» de l'auteur des *Lettres de Mistriss Henley* (*L'économie du bon ménage. Chagrins domestiques et soucis éthiques autour d'Isabelle de Charrière*, pp. 132-158).

- 3 Mais ces préoccupations intimistes n'empêchent pas les romancières, même à l'écart des événements, de ressentir les bouleversements politiques et sociaux de la Révolution. C'est le cas de Mme de Charrière, étudié par Claire JAQUIER (*Isabelle de Charrière et la Révolution: temps de crise et sagesse du roman*, pp. 159-178) qui, dans ses romans postérieurs à 1789, «casse le moule du roman sentimental». Mme de Flahaut et la tradition du roman de femmes (pp. 179-189) est l'occasion pour Laurence VANOFLÉN de s'en prendre non sans arguments aux préjugés critiques, parfois récents, dont a été victime Mme de Flahaut (qui deviendra Mme de Souza). Ce fleuron de la tradition féminine qu'est *Adèle de Sénange* est-il un roman aussi conventionnel et aussi fade qu'on le prétend? En va-t-il de même pour *Émilie et Alphonse* (1799) à l'évidente dimension sociale? Retour sur le statut et la carrière de la femme auteur par le biais d'une étude comparée à partir de Jane Austen et de sa traductrice, la baronne de Montolieu, qui connut avec *Caroline de Lichtfield* (1786), son premier roman, un succès phénoménal. Valérie COSSY (*Jane Austen (1775-1817), Isabelle de Montolieu (1751-1832): autorité, identité et légitimité de la romancière en France et en Angleterre au tournant du dix-neuvième siècle*, pp. 191-203) a choisi ces exemples parce qu'ils illustrent parfaitement le dilemme formulé par Ch. Planté: «Pour beaucoup quand les femmes écrivent, ce n'est pas de l'art ou ce ne sont pas des femmes». Ce clivage est au centre de la réception de l'œuvre d'Austen par la critique française au long du XIX^e siècle, une critique encore aveugle puisque l'éditeur des œuvres romanesques de Jane Austen dans «La Pléiade» reproduit les mêmes

poncifs... S'appuyant sur la bibliographie de Martin, Mylne et Frautschi, Catriona SETH donne une étude quantifiée: *366 jours de la vie de femmes auteurs: les romancières de 1800* (pp. 205-220). Sur 118 romans publiés cette année-là, 23 le furent par 21 femmes. Certes, elles n'eurent pas toutes l'impact littéraire de Mme de Genlis ou de l'émblématique Mme Cottin qui, c'est Hugo qui le dit pour 1817, «était déclarée le premier écrivain de l'époque». De cet auteur de best-sellers oubliés, Brigitte LOUICHON retrace dans *Le paradoxe du succès* (pp. 221-239) la carrière et les relations avec les éditeurs, de *Claire d'Albe* (1799), espèce de roman-confession où se lit la désillusion de l'utopie de Clarens, jusqu'à *Élisabeth*, la dernière œuvre (1806), qui n'est pas un roman de la passion. Au fil d'une carrière jalonnée de succès, on voit s'affaiblir la dimension intime tandis que se renouvellent formes et genres.

- 4 D'où la question attendue: «La femme qui écrit en serait-elle devenue écrivain?» En général absent du roman féminin, le thème politique ou idéologique mérite cependant qu'on s'en préoccupe. C'est ce que fait Lucia OMACINI avec *Delphine*, bien que Mme de Staël ait proclamé qu'il n'y avait «pas un mot de politique» dans ce premier roman (*Mme de Staël et la tradition de roman de femmes*, pp. 241-251). Longtemps ignorée des historiens, et pourtant auteur d'une œuvre protéiforme, Félicité de Genlis referait-elle surface? Martine REID, qui se limite à *Genlis dans le roman* (pp. 253-273), présente synthétiquement une œuvre diversifiée en une dizaine de genres et met l'accent sur la conscience qu'eut l'auteur de *La Femme auteur* (réédité par M. Reid, Folio, 2007) de sa difficile situation. De 1782 à 1828, Mme de Genlis a écrit, sur le modèle classique, plus de trente romans où la forme épistolaire domine et où se mêlent le vrai et le faux, l'autobiographique et l'historique, le tout assaisonné de sentiment et d'esprit antiphilosophique. Un «Roman épistolaire féminin»? Pour une critique de l'imaginaire générique (*Constance de Salm, "Vingt-quatre heures d'une femme sensible"* (pp. 275-296): Christine PLANTÉ discute la notion dévalorisante de romans de femmes en s'appuyant sur les études de M. Reid (*Des Femmes en littérature*, 2010). Entretien par la critique depuis La Bruyère jusqu'à Barbey d'Aurevilly, la thèse ou plutôt l'idée reçue d'une féminité de l'épistolaire ne résiste guère à l'examen statistique. Le cas du roman de Constance de Salm (1824) est intéressant dans la mesure où «la Muse de la Raison» n'a pas vraiment le profil d'une romancière sentimentale. Ce livre, qu'elle prétendit avoir écrit vers 1803-1804, se présentait comme une réponse aux reproches adressés à ses précédents ouvrages jugés par trop éloignés de la norme féminine. En fait, on y trouve une recherche délibérée d'un *effet de féminité* nourri par une réflexion esthétique et philosophique le plus souvent étrangère aux romans de femmes. Xavier BOURDENET a pertinemment choisi l'articulation du social et du sentimental, fort rare dans la tradition des romans de femmes (*Sentiment, histoire et socialité chez Mme de Duras ("Ourika", "Édouard")*, pp. 297-311). Dans ces deux romans désormais bien connus grâce à l'édition de M.-B. Diethelm et à l'étude de Ch. Bertrand-Jennings, le sujet, «empêché» ou «étouffé» par l'emprise d'autrui, par une socialité oppressante, en quelque sorte aliéné, subit l'Histoire qui est bien plus présente que chez d'autres romancières de l'époque. C'est ce qui rapprocherait Mme de Duras des romanciers romantiques. Pour sa part, Marie-Bénédicte DIETHELM aborde un cas de réception (*Mme de Duras et Benjamin Constant: autour d'"Adolphe"*, pp. 313-330), c'est-à-dire la perception féminine du roman de Constant, du début de sa rédaction (1806) à sa publication (1816). N'ayant pu assister à aucune des nombreuses lectures lacrymales faites par l'auteur, Claire de Duras s'en inquiète auprès de Rosalie de Constant, avant que n'éclate un succès européen. Mais ces

lectures devant un public trié, puis la diffusion du texte, produisirent une impression mitigée voire pénible chez les lecteurs (Byron, Humboldt, Foscolo, Stendhal, qui parla de «marivaudage tragique»), ainsi que chez les lectrices dont certaines, terrifiées, réclamèrent à l'auteur de modifier la «vérité dégoûtante» de son roman (l'expression est de Mme de Rémusat). Seule exception, semble-t-il, Claire de Duras qui apprécie ce que Balzac appellera le «romanesque réel», et qui peu après écrira des romans où «la vérité des sentiments éclate et se heurte aux règles d'une société "factice"».

- 5 On ne peut débattre du «roman féminin» (écrit par une femme ou sous-genre?) sans évoquer George Sand qui fut dans sa jeunesse une lectrice avide de Mme de Genlis, de Mme d'Aulnoy et d'Ann Radcliffe ou de ses épigones. Mais, selon Béatrice DIDIER (*George Sand et le roman féminin*, pp. 331-341), si l'on retrouve dans *Indiana* le souvenir de ces premières lectures et bien sûr l'influence de Rousseau, comme sur tant de romans féminins, ce premier roman est situé dans l'Histoire et présente, entre l'analyse psychologique de la femme et la description de la société, un remarquable équilibre «que tous les romans féminins n'ont pas su conserver». Les romans suivants échapperont de même aux *topoi* du roman féminin du xviii^e siècle et du début du xix^e, au nombre desquels l'image de la femme faible victime ou de la femme romanesque victime de ces «livres presque tous écrits par des femmes sur des histoires de femmes» (Leone Leoni). Damien ZANONE ne s'éloigne pas du «caractère le plus infortuné qu'une femme puisse avoir», i.e. le romanesque, toujours selon Sand (*Le romanesque des femmes: une question de poétique et de morale*, pp. 343-356). Le roman sentimental a connu d'heureuses métamorphoses et exercé une influence non négligeable. Ainsi Laura COLOMBO a-t-elle pu s'intéresser à *La promotion des valeurs féminines chez les romancières de la première moitié du xix^e siècle* (pp. 385-396), à savoir Delphine de Girardin, Marie d'Agoult, Hortense Allart, Marceline Desbordes-Valmore et Flora Tristan chez lesquelles l'exaltation de la beauté morale assure la supériorité de la femme, non sans quelques stéréotypes dont on peut sourire, telle la supériorité de l'ange de beauté qui trouve son accomplissement non dans la passion mais dans la mort.
- 6 Autre nouveauté présentée par François MARCOIN (*Quand des romancières entreprennent d'écrire pour la jeunesse (1800-1830)*, pp. 397-412). Avec les traductions de La Fontaine par Isabelle de Montolieu ou les entreprises moralisatrices des prolifiques Mmes Guénard et de Choiseul-Meuse, on se retrouve dans le sillage de Mme de Genlis, à ceci près que les deux dernières ont aussi commis des romans érotiques sous l'Empire et la Restauration! Sont aussi citées les plus recommandables Mmes Dufrénoy, d'Hautpoul, de Renneville et, de nouveau, Mme de Montolieu, pour son *Robinson suisse*. Heureuse époque où proliféraient robinsonnades et contes moraux! De cette «littérature de jeunesse», il ne reste rien, mais l'intention morale a survécu dans le roman idéaliste ségurien, comme l'atteste l'expérience rapportée par Anne E. BERGER (*Quand Sophie aimait les bêtes. Autobiographie et animalité chez la comtesse de Ségur*, pp. 413-438). Mais la manichéenne comtesse était-elle moraliste ou réaliste dans son traitement littéraire de l'animal? Un animal muet et qui souffre car on le torture et le fait mourir «au nom du vrai et du bien». Les éditeurs ont ajouté la traduction du chapitre que Silvia LORUSSO a consacré au roman sentimental français: «Heures du soir – Livre des femmes». *Le déclin du modèle sentimental* (pp. 357-383). Il s'agit d'un recueil de nouvelles en 6 volumes, préfacé par Rose de Birnarr (?), où l'on trouve deux grandes signatures (G. Sand, Mme Cottin) et voit changer les constantes du roman sentimental, vers 1830, date au-delà de laquelle il serait permis de rêver puisque les obstacles à la félicité du couple disparaissent...

- 7 Des quelque cent noms de femmes auteurs françaises et francophones énumérés dans l'index, que reste-t-il? Un lecteur chagrin reprendrait la raillerie de Barbey: dans ces romancières, combien de romanciers? Une dizaine d'entre elles retiennent l'attention du lecteur d'aujourd'hui parce que de récentes initiatives les ont sorties de l'ombre qui a englouti toutes celles qui n'étaient en fait que des *bas-bleus*. La problématique des «romans de femmes», qu'il s'agisse de «vrais romans» ou de «romans pour femmes de chambre» mérite donc d'être examinée. Sans nul doute, l'initiative de C. Mariette-Clot et D. Zanone, à la suite des publications de Ch. Planté, M. Reid, B. Louichon et A. del Lungo, permet de corriger le discours dévalorisant de la tradition critique.